individuel, dans un esprit démocratique, en tout cas non aristocratique. — Les dernières pages traitent, trop brièvement, de certaines « contaminations » qui ont, très vite sans doute, touché le pythagorisme : abstention de viande (d'origine orphique) ; liaison de la ferveur pour Démèter au culte d'Apollon...

Ces riches réflexions n'étaient pas inédites. Mais M. Kerényi y joint ici un remarquable article sur *Die Seelenwanderungslehre bei Ennius*, où il montre, par la plus fine analyse des fragments du poète, une même pensée, strictement pythagoricienne, dans l'*Epicharmus* et le prologue des *Annales* : l'ombre (εἴδωλον) d'Homère, qui apparaît au poète de Rudies, n'étant point son âme entrée en un nouveau corps, mais son image corporelle venant du domaine lunaire. Il faut songer que nous n'avons qu'un vocabulaire fort insuffisant pour différencier les *diverses* apparences et réalités qui (selon la réflexion antique) subsistent *du même* homme après sa mort. M. Kerényi, l'un des savants qui, aujourd'hui, « pensent ancien » avec le plus de vigueur et de bonheur, a fait appel pour éclaircir cette conception aux admirables recherches de M. Granet sur la Chine antique. Je suis persuadé, depuis déjà longtemps, que, sur ces questions, *tout* reste presque à faire dans le domaine des diverses théories eschatologiques des anciens. C'est dire de quel cœur je sais gré à M. Kerényi de ses recherches. Et les réserves ne doivent servir qu'à perfectionner encore une méthode si productive.

Jean BAYET.

Paléographie et étude des textes.

J. ANDRIEU, *Étude critique sur les sigles de personnages et les rubriques de scène dans les anciennes éditions de Térence* : Collection d'études latines, t. XIX, Paris, Les Belles-Lettres, 1940, XII & 129 pages.

Je ne crois pas exagérer en disant que ce petit livre révèle un maître dans une science qui n'est représentée chez nous que par bien peu de spécialistes : la critique des textes.

Le sujet est menu en apparence : il ne s'agit que des abréviations ou signes qui représentent dans les titres de scènes et dans la distribution des répliques du dialogue les noms de personnages. Mais M. Andrieu, au cours d'une enquête dont je l'avais chargé sur cette question pour un exposé à l'École des hautes études, s'est avisé d'une particularité curieuse : tout se passe comme si les sigles de personnages ne remontaient pas à l'auteur ni même à l'éditeur antique ; « cet appareil représente en partie l'activité des critiques qui ont travaillé à fixer l'interprétation du texte... ; le jeu des sigles et des rubriques a eu une vie particulière, indépendante en quelque sorte de celle du texte même... ; il est

même impossible de retrouver dans la tradition manuscrite un système unitaire qui puisse témoigner de ce qu'a pu être l'état archaïque... ; l'ensemble des faits réunis autorise à poser l'hypothèse que les textes que rédigeaient Plaute et Térence étaient analogues aux papyrus du théâtre grec, c'est-à-dire sans sigles de personnages, et ne comportant qu'un signe diacritique pour séparer les répliques » (p. 1-5).

Cette hypothèse rend compte d'abord du mécanisme des fautes de sigles dans les manuscrits, et sur ce point l'étude de M. Andrieu vient miraculeusement au secours du *Manuel de critique verbale* de L. Havet, dont les paragraphes consacrés aux sigles (1553 et suiv.) laissent inaperçues les vraies données du problème. L. Havet avait bien vu que la ponctuation est le fait des copistes ou interprétateurs ; il lui a échappé que l'affabulation est dans le même cas. Qu'on lise les chapitres consacrés par M. Andrieu à l'étude des fautes de sigles, et on sera frappé de l'enrichissement apporté sur ce point au *Manuel.*

Mais l'hypothèse de M. Andrieu est d'une autre conséquence. L'examen des fautes de sigles permet de reprendre l'histoire si controversée de la tradition manuscrite térentienne. Cet examen conduit d'abord à confirmer qu'il n'y a pas dans cette tradition de fautes communes à tous les manuscrits, et que, par conséquent, nos sources ne remontent pas à un archétype unique. J'avais cru pouvoir proposer cette interprétation en partant de l'examen direct des fautes de texte (cf. cette *Revue*, 1934, p. 49) ; M. Andrieu apporte à ma thèse un argument nouveau.

Ensuite l'interprétation conduit à situer la séparation des deux familles de manuscrits térentiens (Bembinus A et famille Calliopienne) bien avant les dates proposées jusqu'ici : v^{e} siècle (Craig) ou même III^{e} siècle (Jachmann), et l'on obtient ainsi une vue des choses bien plus conforme à la vraisemblance historique. On voit que M. Andrieu est amené ainsi à mettre en cause, sans prétention et comme en s'excusant, mais de façon concluante, les maîtres de la critique térentienne.

Désormais un éditeur de Térence ne pourra pas négliger les interprétations proposées par M. Andrieu pour maints passages (cf. l'Index, p. 123 et suiv.). Mais surtout les spécialistes de la critique des textes les plus éminents devront faire place dans leurs rangs à un jeune savant qui, du premier coup, s'est imposé. Je ne crois pas m'avancer trop en disant que désormais, grâce à M. Andrieu, l'avenir de la critique textuelle est assuré chez nous ; c'est une véritable joie pour ceux qui, comme mon collègue Ernout et moi-même, dans notre chaire de l'École des hautes études, devant des auditoires restreints, nous entêtons à poursuivre d'année en année un enseignement peut-être ingrat, mais qui est à la base de toute philologie.

J. Marouzeau.

Orthographica totius Octateuchi, excerpta ex opere quod inscribitur : Biblia Sacra iuxta latinam vulgatam versionem a monachis Pont. Abbatiae S. Hieronymi in Urbe O. S. B. edita, vol. IV, pag. 393-490 : [Romae], Typis polyglottis Vaticanis, 1939, in-4°.

Rien de plus utile, comme on sait, aux spéculations des paléographes, des philologues et des linguistes que les fautes de copie. En voici plusieurs milliers que les savants nouveaux éditeurs de la Vulgate ont pris la peine de tirer d'une quarantaine de manuscrits (sans compter les éditions) pour les huit premiers livres de l'Ancien Testament. Ce relevé, qui comprend uniquement les noms communs, est divisé en deux parties. La première, alphabétique, présente les mots dans leur forme habituelle, chaque article offrant au lecteur toute la variété des formes relevées ; la deuxième, alphabétique et méthodique, classe selon leur nature les fautes intervenues dans les syllabes finales des mots (lettres confondues avec d'autres, ajoutées ou omises). Travail de patience et de minutie dont il convient de louer les auteurs. Rendra-t-il tous les services qu'on en pourrait attendre, compte tenu de ce que nous avons affaire à un texte fixé entre tous ne comportant que des fautes en quelque sorte matérielles? Aux spécialistes de la critique verbale d'en décider.

Ch. SAMARAN.

Amédée DERMUL, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de la ville d'Anvers* (Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de Belgique, vol. V). Gembloux, Duculot ; Paris, Les Belles-Lettres, 1939, in-8°, 190 pages.

Un manuscrit (du x^e^ siècle) des *Suasoriae* et des *Controversiae* de Sénèque, un autre (du xii^e^) du *De arte grammatica* de Priscien, voilà, sans compter quelques œuvres d'auteurs du moyen âge ou d'humanistes, ce que remarquera surtout en feuilletant ce catalogue un membre de la Société des Études latines. A Anvers, point de fonds homogènes provenant d'anciennes bibliothèques d'abbaye, comme dans tant d'autres villes belges, mais un amalgame assez hétéroclite de dons ou de legs de particuliers, où tout ou presque tout relève de l'histoire locale ou de la curiosité, depuis des chansons flamandes jusqu'à un authentique papyrus égyptien venu de Thèbes. Ce catalogue, précédé d'une intéressante introduction, a été rédigé d'après la méthode adoptée par le Catalogue général[1]. Il avait sa place marquée dans la collection que notre si re-

1. Remarqué au passage quelques légères défaillances. Je les signale pour qu'on s'efforce d'en éviter de semblables dans les volumes suivants : P. 150 et à la Table, lire *Algaroti*, au lieu de *Algaroly* (c'est le correspondant de Voltaire). — P. 161, Albert Delpit est donné

gretté ami Paul Faider dirigeait avec autant d'activité que d'esprit scientifique, au point qu'il avait réussi jusqu'à cette date à nous en donner un volume chaque année.

Ch. SAMARAN.

Rodney Potter ROBINSON, *Manuscripts 27 (S. 29) and 107 (S. 129) of the Municipal Library of Autun. A study of Spanish half-uncial and early Visigotic minuscule and cursive scripts* : Memoirs of the American Academy in Rome, vol. XVI, x-87 pages in-4° et 73 planches.

L'histoire de l'écriture wisigothique était encore si peu connue, il y a un demi-siècle, que d'illustres paléographes — faut-il les nommer? c'étaient Delisle et Chatelain — qualifiaient de mérovingiens des *marginalia* wisigothiques, sans que personne songeât à relever leur erreur. Des progrès ont été faits depuis. Cependant, de l'aveu de M. Robinson lui-même, qui est actuellement l'un des meilleurs spécialistes de la paléographie hispanique, il faudra encore bien des travaux préparatoires pour que soient résolus les nombreux problèmes qui se posent à propos des origines et du développement de cette écriture. Il a paru justement au savant professeur de Cincinnati que l'étude minutieuse de deux manuscrits célèbres, mais insuffisamment examinés jusqu'ici, apporterait une contribution utile à la paléographie wisigothique et même hispanique. Le ms. 27 de l'ancien Grand-Séminaire d'Autun (aujourd'hui 29 de la bibliothèque municipale) est un recueil tripartite extrêmement curieux qui avait déjà attiré l'attention du trop fameux Libri et dont Chatelain réclamait il y a longtemps déjà un examen approfondi. M. Robinson y reconnaît effectivement les spécimens probablement les plus anciens, non seulement de la *libraria*, mais de la cursive wisigothique (milieu du VIIe siècle environ). L'intérêt du manuscrit s'accroit d'ailleurs du fait que le fond même du manuscrit, ou du moins de l'une de ses parties, est une semi-onciale remarquablement bien conservée, dont l'origine hispanique paraît hors de doute. Le second manuscrit étudié par M. Robinson (Autun 107, aujourd'hui 129) est un Saint Augustin (*Enarrationes in Psalmos*), dont les nombreux *marginalia* sont d'une véritable importance paléographique. Ils sont, en effet, en cursive wisigothique et peuvent être rapportés aux environs de l'année 731 ; on n'en connaît pas pour lesquels il soit permis de proposer une date aussi précise. Observations minutieusement faites et classées, conclusions fortement étayées, au détail desquelles nous ne pouvons que renvoyer le lecteur. L'excellent mémoire de M. Robinson est complété par

comme le *père* de Martial D., à la table comme le *neveu*. — P. 177 (table), une dizaine d'articles (*Boonzajer* à *Bruxelles*) ne sont pas à leur ordre alphabétique.

un riche matériel de reproductions phototypiques : 73 planches donnant non seulement tout ce qu'il y avait à relever dans les deux manuscrits étudiés, mais des spécimens de comparaison tirés du Vatican, de Vérone, de l'Escurial, du Mont-Cassin, de Léon et de la Seo d'Urgel. C'est une contribution fort efficace à l'histoire de l'écriture wisigothique. L'auteur connaît très bien son sujet ; aucune des ressources en manuscrits des bibliothèques d'Europe ne lui est étrangère ; il est enfin d'une exactitude qu'il est bien difficile de trouver en défaut.

Ch. SAMARAN.

Inscriptiones Italiae, volumen XIII, fasciculus III, *Elogia*, cur. A. DEGRASSI : Roma, Libreria dello Stato, 1937, gr. in-4°, 86 pages, 50 lires.

Nos lecteurs connaissent déjà le nouveau *Corpus* italien inauguré en 1931. Rappelons que chaque volume correspondra à une des onze régions augustéennes de l'Italie et se divisera en un grand nombre de fascicules. Ont déjà paru : volume X, région X, fasc. II et III ; volume XI, région XI, fasc. I et II. Le volume XII sera réservé aux inscriptions de Rome ; le volume XIII comprendra un fasc. I avec les Fastes triomphaux et consulaires ; un fasc. II avec les calendriers ; c'est son fasc. III et dernier qui a paru le premier et que nous présentons aujourd'hui.

Procuré par A. Degrassi, il contient les *elogia*, qu'une brève préface définit. Si, comme l'a montré von Premerstein (in *R. E.*, s. u. *elogium*), les « éloges » sont pour les anciens toutes les inscriptions placées sous les images ou les statues des personnages morts, les épigraphistes ont fort réduit la compréhension du terme. Pour eux, ce sont les inscriptions qui ont été placées sous des statues de héros et d'hommes illustres : *le nom* et la filiation, le *cursus*, puis un bref résumé des services rendus ; le nom *est au nominatif*. Malgré cette définition, la discrimination ne laisse pas d'être délicate. M. Degrassi a écarté les inscriptions au datif de l'époque impériale (par exemple, la dédicace à Ancus Martius d'Ostie, *C. I. L.*, XIV, 4338, celle au père du Premier Africain de Sagonte, *C. I. L.*, II, 3836), tandis qu'il a recueilli l'inscription de Duilius et l'auto-éloge de Tuditanus. Les « éloges » des Scipions sont exclus ; à bon droit, puisqu'il s'agit d'inscriptions funéraires, mais c'est une grosse déception ; les *I. I.*, avec leurs photographies, réalisent sur le *C. I. L.* un tel progrès technique qu'on aimerait y trouver déjà ces textes célèbres entre tous et par lesquels commence toute étude historique du latin ; patientons et attendons avec confiance le fascicule du volume XII, où ils seront insérés.

Les « éloges » sont nés des inscriptions qui étiquetaient les images des

ancêtres dans l'*atrium*. Quand un membre d'une illustre famille faisait construire un temple, il ne manquait pas d'y organiser semblable exposition à la gloire de sa *gens*. C'est ainsi que peu à peu les éloges, privés et publics, se développèrent et se répandirent à Rome, puis à travers l'Italie et les provinces.

Les plus connus sont ceux du Forum d'Auguste, qui, à eux seuls, remplissent la moitié du fascicule. Les plus connus, mais depuis peu. Car quasi tous ces précieux fragments sont dus aux fouilles commencées en 1925. Si les textes importants avaient déjà paru dans l'article des *Notizie* de R. Paribeni (1933, p. 431 et suiv.), A. Degrassi y ajoute vingt-cinq fragments. Il revise aussi les hypothèses de son devancier. Ainsi le nº 1, que R. Paribeni attribuait à Latinus Silvius, est restitué avec la plus grande vraisemblance à l'Ancêtre, au *Pater Aeneas* : *Aen*[*e*]*a*[*s, Veneris f*(*ilius*)], *Latin*[*orum rex*]. *Regnau*[*it annos III*].

Après quoi l'on revient à des textes pour la plupart publiés depuis longtemps. Mais il y a encore à glaner : nouveaux compléments pour l' « éloge » de Duilius, que l'auteur, reprenant la thèse de Wölfflin, date du IIe siècle avant J.-C. ; excellents commentaires des « éloges » d'Arezzo, de Pompéi, de Lavinium, si utiles aux éditeurs des *elogia* de Rome ; belles photographies (elles sont plus rares ici que dans les fascicules précédents) de la base *Cornelia Gracchorum* et de l'inscription de Tuditanus.

Publication qui fait honneur à son auteur et à l'entreprise, *Heldenschau* épigraphique, commentaire indispensable des derniers vers du VIe livre de l'*Énéide* et des *Ab urbe condita libri*.

Marcel DURRY.

Latin médiéval.

J. DE GHELLINCK, *Littérature latine au Moyen Age ;* I : *Depuis les origines jusqu'à la fin de la Renaissance carolingienne ;* II : *De la Renaissance carolingienne à saint Anselme* : Bibl. cathol. des sciences relig., Paris, Bloud et Gay, 1939, 191 et 192 pages, le vol., 15 francs.

L'auteur nous avait en quelque sorte annoncé, par un article paru en 1938 dans la Revue *Les Études classiques*, ce petit Manuel qui sera le bienvenu pour tous ceux qu'intéresse le développement post-classique du latin. J'ai souvent orienté les lecteurs de cette *Revue* vers le latin médiéval ; cf., en dernier lieu, t. XVII, 1939, p. 45 et suiv. ; ceux qu'intéresse tel ou tel problème particulier trouveront dans cet ouvrage un point de départ et un guide. Car non seulement les faits y sont exposés et les œuvres présentées dans un tableau d'ensemble clair et complet, mais même les questions de méthode y sont examinées, et les grands